CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole, le 20 nov 2026. BRITTEN : Peter Grimes. N. Schukoff, Y. Auyanet, S. Bailey… David ALDEN / Frank BEERMANN

Il faut remonter loin, très loin, pour retrouver trace d'un *Peter Grimes* de Benjamin Britten sur la scène toulousaine. Vingt-cinq ans en fait… autant dire une éternité ! Et pourtant, en ce mois de novembre, le Théâtre du Capitole vient de combler ce manque de la plus éclatante des manières. On sort de cette production (signée par David Alden) lessivé, le souffle court, les jambes flageolantes, la gorge nouée. Un véritable coup de poing, comme seules les grandes soirées d'opéra savent en délivrer. Un moment de théâtre total, où la musique, la scène et les voix semblent ne faire qu'un pour mieux nous submerger.

D'emblée, en fosse, l'orchestre gronde : la mer est là, palpable, menaçante. **Frank Beermann,** que le public toulousain connaît bien et admire pour ses incursions wagnériennes, signe ici une direction tout simplement magistrale : il sculpte la partition de Britten avec une précision d'orfèvre et une puissance tellurique. Les fameux *interludes* de la mer, ces pages symphoniques d'une beauté à couper le souffle, sont

drapés d’une lumière crépusculaire, avant que la tempête ne se déchaîne avec une violence inouïe. Sous sa baguette, l’**Orchestre National du Capitole de Toulouse** se métamorphose en un organisme vivant, tour à tour doux comme une complainte et féroce comme les flots. C’est une lecture habitée, fiévreuse, qui vous prend aux tripes et ne vous lâche plus.

La grande intelligence de cette production, signée **David Alden** pour l’*English National Opera* en 2009 et qui s’est imposée depuis comme une référence absolue, c’est de placer la communauté au cœur du drame. On ne raconte pas seulement la chute d’un homme, on assiste au lynchage méthodique d’un bouc émissaire par une société repliée sur elle-même, rongée par la méfiance et la médiocrité. Les décors aux perspectives brisées de **Paul Steinberg** et les lumières sculptant des ombres menaçantes d’**Adam Silverman** créent un univers expressionniste étouffant, où chaque silhouette semble une menace.



Et que dire du **Chœur de l’Opéra National du Capitole**, superbement préparé par **Gabriel Bourgoin** ? Il est tout simplement phénoménal. Il n’est pas un simple témoin, mais un personnage à part entière : une hydre aux cent visages, tour à tour commère hystérique, juge impitoyable et meute assoiffée de sang. La puissance de ses interventions, la précision de ses attaques, la palette de couleurs qu’il déploie pour incarner cette foule plus violente que la mer même laissent pantois.

Face à ce mur humain, il fallait des artistes capables de tenir la scène avec une force de conviction hors du commun. Et le plateau réuni est tout simplement royal, à commencer par **Nikolaï Schukoff** qui livre une prise de rôle magistrale. Son Peter Grimes n’est pas seulement le monstre que la rumeur décrit, ni une pure victime. C’est un homme complexe, rêveur et brutal, marginal et terriblement humain, que le ténor autrichien incarne avec une intensité dramatique et une générosité vocales inouïes. La puissance de son registre et la fragilité qu’il sait insuffler à certains moments font de sa performance un moment de vérité bouleversant. Face à lui, **Yolanda Auyanet** est une Ellen Orford d’une humanité déchirante. Sa voix lumineuse et sa ligne de chant impeccable donnent à ce personnage de compassion et de résilience une dimension tragique immense. Chaque fois qu’elle est en scène, elle apporte une bouffée d’air et de douceur dans cet univers de brume et de haine. Son duo avec Schukoff, notamment dans l’acte II, est un sommet d’émotion pure.



Autour de ce couple central, chaque artiste apporte sa pierre à l'édifice avec un engagement total. **Simon Bailey** campe un Capitaine Balstrode noble et digne, l'un des rares à oser tendre la main à Grimes, sa voix chaude et son autorité naturelle faisant merveille. **Sarah Laulan** est une Auntie à la fois truculente et poignante, patronne de bar dont la gouaille cache une profonde lassitude. Ses deux nièces, **Hélène Carpentier** et **Céline Laborie**, apportent une touche de légèreté et de jeunesse, leur duo du dimanche matin étant un petit bijou de fraîcheur. Dans la galerie des notables et des figures du Borough, personne n'est oublié, et c'est là toute la force de cette production. **Thomas Ebenstein** est un Bob Boles parfaitement odieux et illuminé, dont la voix de ténor tranchante sert à merveille le fanatisme du personnage. **Dominic Barberi** incarne un Swallow suffisant et pontifiant à souhait, tandis que **Marie Gautrot** compose une Mrs Sedley fouineuse et acariâtre, véritable commère venimeuse dont la présence seule suffit à glacer le sang. **Christopher Ventris**, en Révérend Horace Adams, apporte la juste dose d'onctuosité ecclésiastique, et **Iurii Samoilov** est un Ned Keene trouble et intéressé, apothicaire de son état, dont le personnage est loin d'être aussi anodin qu'il n'y paraît. **Yuri Kissin**, enfin,

prête sa voix de basse profonde à Hobson, le charretier, avec une solidité à toute épreuve.

On ne révèlera pas ici les détails de la scène finale, mais sachez qu'elle est d'une violence et d'une tristesse inouïes. La descente aux enfers de Grimes, abandonné de tous, est décrite avec une cruauté clinique, tandis que la communauté, elle, retourne vaquer à ses petites affaires comme si rien ne s'était passé. C'est un constat d'une noirceur absolue sur la lâcheté humaine. Cette production est donc une absolue réussite : une plongée de plus de trois heures dans les abysses de l'âme humaine, portée par une équipe artistique en état de grâce. On en sort *groggy*, lessivé, mais avec la certitude d'avoir vécu l'une de ces soirées d'opéra qui marquent pour longtemps. Merci à **Christophe Ghristi** et au **Théâtre Capitole** d'avoir eu l'audace de nous offrir ce chef-d'œuvre dans une version aussi forte, aussi intelligente et aussi bouleversante. Il ne faut pas la manquer !…

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole, le 20 nov 2026. BRITTEN : Peter Grimes. N. Schukoff, Y. Auyanet, S. Bailey… David ALDEN / Frank BEERMANN. Crédit photographique (c) Mirco Magliocca

---

CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE

LYON, le 9 mai 2025. BRITTEN : Peter Grimes. S. Panikkar, S. Campbell-Wallace, A. Foster-Williams… Christoph Loy / Wayne Marshall

La production de *Peter Grimes* signée Christof Loy, créée en 2015 et reprise à Vienne en 2021, débarque à l'Opéra de Lyon avec une sobriété puissante, loin des représentations traditionnelles de l'œuvre de Benjamin Britten. En collaboration avec le scénographe Johannes Leiacker, Loy opte pour une esthétique minimaliste, où l'ellipse et la suggestion remplacent le réalisme littéral. Un choix audacieux qui contraste avec la mise en scène plus mouvementée et figurative de Yoshi Oida, vue ici-même en 2014.

Pas de falaises ni de cabanes de pêcheurs : ici, l'espace scénique se résume à des murs sombres et un sol aux reflets mouvants, évoquant tantôt l'immensité menaçante de la mer, tantôt le brouillard étouffant du destin. Les lumières de **Henning Purkrabek** sculptent l'atmosphère, tantôt oppressantes, tantôt irréelles. Seules quelques chaises et un bateau-lit, à la fois refuge et prison, ancrent l'histoire dans une dimension tangible. Ce lit-bateau, objet central, devient le symbole des frontières floues entre réalité et folie, entre protection et prédation. Loy assume une lecture sans ambiguïté de la relation entre Grimes et son jeune apprenti, rejetant toute interprétation pudique de l'homosexualité du héros. Le

metteur en scène donne une place inédite à l'enfant, ici incarné avec une présence troublante par le jeune danseur **Yannick Bosc**, en apportant une « physicalité » saisissante aux *interludes* orchestraux, durant lesquels la chorégraphie de **Thomas Wilhelm** renforce l'expressivité du drame. Les costumes de **Judith Weihrauch**, tout en contrastes, soulignent les tensions sociales et psychologiques qui traversent l'œuvre. En dépouillant la scène de tout superflu, Loy place l'accent sur la violence sourde et l'isolement de Grimes. Les excellents **Chœurs de l'Opéra de Lyon**, masses compactes et accusatrices, deviennent les gardiens d'une morale implacable, tandis que les solistes livrent des performances d'une intensité brute.

La révélation de la soirée s'appelle **Sean Panikkar**, qui incarne un Peter Grimes bouleversant dans son enfermement intérieur. Avec son corps massif et musculeux, comme replié sur lui-même, ses gestes maladroits et brutaux, c'est une boule de nerfs prête à exploser à tout instant, qui marque une impossibilité physique d'exister, de vivre. Il faut l'entendre chanter, *a capella*, le fameux air "*Now the great Bear*", les yeux fixes et embués, soudainement fragile et prêt à mourir. Qui plus est, le ténor américano-Sri Lankais affiche une santé vocale éblouissante, qu'il s'agisse du médium et des aigus, modulant son instrument avec aisance, alternant des *pianisssimi* somptueux et une puissance toute héroïque, avec un naturel qui force l'admiration.

De son côté, **Sinéad Campbell-Wallace** chante le rôle d'Ellen Orford avec une voix chaude et riche, ainsi que des accents particulièrement éloquents. Bonne comédienne, elle fait parfaitement ressortir le côté maternel et la clémence du personnage, se montrant particulièrement touchante dans la scène finale, où la maîtresse d'école se voit obligée de céder à ses terrifiants voisins. **Andrew Foster-Williams**, dont on apprécie depuis longtemps la présence et la conviction, rend pleinement justice à l'humanité de son personnage, avec un Captain Balstrode d'une vraie générosité… et tiraillé par les

mêmes pulsions que Grimes. La mezzo catalane **Carole Garcia** est parfaite en Auntie, tant vocalement que dans l'allure, entourée ses de deux nièces (**Eva Langeland Gjerde** et **Giulia Scopelliti**, solistes de l'Opéra Studio de Lyon), affublées ici de costumes rose-bonbon. **Katarina Dalayman** fait de la sinistre Mrs Sedley un véritable personnage, sans tomber dans la caricature. Citons encore le Bob Boles bien chantant de **Philip Varik**, le Révérend au ténor clair d'**Eric Arma**n, le Swallow concupiscent de Thomas Faulkner, le Ned Keene cynique d'**Alexander de Jong**, ou encore le Hobson aux graves profonds de **Lukas Jakobski**

Avec un sens aigu de la théâtralité, le chef afro-britannique **Wayne Marshall** explore avec soin les détails de la partition de Benjamin Britten, même quand se déchaîne la violence orchestrale. Visiblement en osmose avec le plateau, Marshall ordonne une lecture tout en convulsions et rugissements, avec des silences qui coupent le souffle, explorant sans relâche l'âme insondable de *Peter Grimes*…

CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE LYON, le 9 mai 2025. BRITTEN : Peter Grimes. S. Panikkar, S. Campbell-Wallace, A. Foster-Williams… Christoph Loy / Wayne Marshall. Crédit photo © Agathe Poupeney

VIDEO : Joseph Kaiser chante l'air « *Now the great Bear* » dans la production de Christoph Loy au Theater an der Wien

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 26 janv 2023. BRITTEN : Peter Grimes. Alexander Soddy / Deborah Warner.

Chef d'oeuvre de son auteur, **Peter Grimes (1945)** fait son retour à l'Opéra de Paris, un peu plus de 20 après la création du spectacle réglé par Graham Vick en 2001 (repris en 2004). La nouvelle production imaginée par sa compatriote Deborah Warner prend place cette fois à Garnier, après avoir été étrennée à Madrid et Londres dès 2021. Alors que Vick avait transposée l'action pendant les années socialement bouillonnantes de l'ère Thatcher, Warner préfère rappeler combien cette histoire pourrait très bien se dérouler de nos jours, en une région victime de la désindustrialisation et du chômage.

La pauvreté qui ronge les interprètes de Peter Grimes est en effet indissociable de la compréhension de l'ouvrage, de même que l'esprit de clocher étriqué, propre à n'importe quelle micro-société auto-centrée, telle qu'un petit village de pêcheurs. D'emblée, la scénographie insiste sur les conditions de vie miséreuses (boutiques fermées et baraquements de fortune) : c'est principalement la direction d'acteur, très dynamique, qui soutient l'action tout du long, à l'instar de la scène du bar où s'affrontent tous les ego réunis, alors que la tempête gronde au dehors.
Après l'entracte, alors que les adultes profitent de la nuit pour tomber les masques de l'hypocrisie, le regard social de

Warner se tourne vers la jeunesse désoeuvrée, occupée à tromper l'ennui en entraînant le village dans une vendetta déchainée contre une poupée grandeur nature, à l'effigie de Grimes. Tout en alternant admirablement ce type de scènes avec celles plus dépouillées qui figurent l'isolement progressif de Grimes, Warner suggère peu à peu la folie du rôle-titre dès le début, avec le fantôme du moussaillon mort qui rôde dans les airs autour de lui.

Deborah Warner met en scène Peter Grimes Un travail réaliste et cohérent

Autour de ce travail réaliste et très cohérent, le plateau vocal réuni se montre de bien belle tenue, dominé par **le Peter Grimes de grande classe d'Allan Clayton**, d'une expressivité poisseuse dans ses plaintes solitaires, mais volontiers plus solaire dans ses réparties poétiques et énigmatiques, à même de monter le groupe contre lui. A ses côtés, **Maria Bengstsson** (Ellen Orford) gagnerait sans doute à davantage de projection, mais emporte l'adhésion par son chant admirable d'homogénéité sur toute la tessiture, toujours au service de la compréhension du texte. On ne saurait trouver meilleur maître en la matière en la personne de **Simon Keenlyside** (Balstrode), toujours aussi impressionnant de justesse dramatique avec sa technique sans faille et un timbre encore séduisant. Outre les lumineuses et espiègles nièces interprétées par **Anna-Sophie Neher** et I**lanah Lobel-Torres**, on aime la truculence généreuse de **Rosie Aldridge** (Mrs Sedley), là où **Catherine Wyn-Rogers** (Auntie) manque de gouaille en comparaison. Tous les autres seconds rôles se montrent à un niveau superlatif, particulièrement le très en voix révérend de **James Gilchrist**. Très sollicité, le choeur de l'Opéra national de Paris relève le défi sur la durée, autant en termes d'impact vocal dans les

nombreuses parties homophones, que de brio rythmique.

On est plus ambivalent, en revanche, concernant **la direction d'Alexander Soddy, qui souffle le chaud et le froid en ralentissant les tempi à l'excès** dans certains passages très déliés, à la limite du maniérisme. Son geste legato manque de relief en première partie, mais trouve une expressivité plus naturelle après l'entracte, lorsqu'il fouille la partition pour en extraire les traits les plus morbides. Au moment des saluts, le Britannique est ostensiblement applaudi par l'Orchestre national de l'Opéra de Paris, qui montre là son goût pour les lectures volontiers analytiques, une nouvelle fois. Malgré ces réserves, il faut courir applaudir cette production pour (re)découvrir la musique envoûtante de Britten, de même que son livret original et poignant.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier – le 26 janv 2023. BRITTEN : Peter Grimes. Avec Allan Clayton (Peter Grimes), Maria Bengstsson (Ellen Orford), Simon Keenlyside (Balstrode), Catherine Wyn-Rogers (Auntie), Anna-Sophie Neher, Ilanah Lobel-Torres (Nièces), John Graham-Hall (Bob Boles), Clive Bayley (Swallow), Rosie Aldridge (Mrs Sedley), James Gilchrist (Rev. Horace Adams), Jacques Imbrailo (Ned Keene), Stephen Richardson (Hobson), Chœur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de chœur), Orchestre de l'Opéra national de Paris, Alexander Soddy, direction / mise en scène, Deborah Warner. A l'affiche de l'Opéra national de Paris jusqu'au 24 février 2023. Photo : …
Photo © Javier del Real / Teatro Real de Madrid

Durée : 3h25 (dont 2 entractes). Diffusion sur France Musique, le 25 février à 20h.